

L'Ami de la Religion et de la Patrie.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 4 FEVRIER, 1848.

No. 8.

Littérature.

L'ANTE-CHRIST.

IV.

(Suite.)

Rien ne peut se comparer à l'expression de fureur qui animait les traits de l'inconnu. Il prononça, dans une langue étrangère, quelques mots qui semblaient un horrible blasphème. La jeune fille prit un air de hauteur et de majesté et allait répondre, quand Arnold, ébloui par un éclair, ferma les yeux, n'entendit plus qu'un bruit vague, pareil aux roulements éloignés du tonnerre, et se sentit entraîné comme par les flots d'un torrent rapide. Il perdit l'usage des sens et ne se réveilla que longtemps après. Il se trouvait alors assis sur un banc de pierre; de grands arbres étendaient leurs branches dépouillées au-dessus de sa tête, et une main serrait la sienne.

—Que fais-tu là?—dit une voix qu'il reconnut aussitôt pour celle d'Eugène.—Le père est très inquiet; il t'a envoyé chercher de tous côtés, et il est mal à toi de t'arrêter à dormir au Luxembourg et de prolonger, par un motif aussi frivole, des alarmes que je croyais mieux fondées.

—Au Luxembourg!—reprit Arnold, —cela est vraiment prodigieux et ne saurait humainement s'expliquer.

—On ferme, Messieurs! on ferme!—crièrent plusieurs voix dans des directions différentes.

—Que veulent dire ces cris?—demanda Arnold à Eugène.

—Cela signifie qu'il est tard et qu'il faut au plus tôt sortir d'ici.

—Sortir! mais je ne suis entré nulle part. A moins que nous soyons dans un jardin planté d'arbres encore verts et où l'on aperçoit des colonnades entre les massifs.

—Il y a en effet quelques cyprès dans la pépinière; mais je défie qu'on trouve une feuille ailleurs. Quant aux colonnades à moins que ce ne soient les galeries de l'Odéon.

—L'Odéon!—interrompit Arnold,—n'est-ce point un théâtre?

—Parlé plus bas, mon cher Arnold, nous sommes ici en un lieu où une pareille ignorance n'est point tolérable.

—Je ne suis pas Français,—reprit Arnold,—et il n'y a pas deux jours que j'habite Paris. J'ai bien entendu, à ce qu'il me semble, parler quelquefois de l'Odéon, mais sans trop m'inquiéter quel monument on désigne par ce mot. Dans une ville où il se trouve un Panthéon, il est assez naturel de ne pas trop se fier aux étymologies pour connaître l'usage des édifices. Tout ceci est d'ailleurs d'une légère importance, et autant que je puis juger par ces grilles, et les gardiens qui nous pourchassaient avec un empressement dont j'ai vu peu d'exem-

ples en pays libre et civilisé, nous sommes dans un jardin public.

—Tais-toi, Arnold; c'est aujourd'hui jour de fête; les promeneurs sont nombreux. Plus nous approchons de la grille, plus la foule devient compacte, et je ne te dissimulerai pas qu'on commence à ricaner derrière nous.

—Je saurai mettre fin à une telle fantaisie, sois sans inquiétude à cet égard,—ajouta Arnold, en portant machinalement la main à la ceinture qu'il avait toujours garnie à la façon d'un voyageur à travers des contrées sauvages.—Réponds-moi sans crainte et sans aucun détour, quel est ce lourd château auquel je n'aperçois point les fossés qui seuls rendraient supportable un tel amas de grosses pierres?

—C'est la Chambre des Pairs,—répondit Eugène.

—Fort bien; mais es-tu certain qu'elle n'ait point de colonnes? car nous ne voyons ici qu'une face d'un bâtiment carré sans doute.

—Il y a en tout les cinq ou six colonnes supportant le pavillon de l'Horloge que tu vois devant nous; la façade du nord peut en posséder autant, et celle du levant n'en a que deux, ainsi que tu peux t'en convaincre de l'angle que nous atteignons.

—Plus vite, Messieurs! cria un gardien, en s'approchant des deux jeunes gens qui s'étaient arrêtés.

—Silence, brave homme!—fit Arnold, et s'adressant à Eugène:—Tu ne me parles pas,—continua-t-il,—des bâtiments de l'ouest.

—De ce côté, il y a un jardin réservé, et...

—Un jardin!—interrompit Arnold.

—Un parterre et quelques bosquets.

—Je veux les voir.

—Il est trop tard,—ajouta le gardien.

—Paix donc!—reprit Arnold, en marchant dans la direction opposée à celle de la foule.

—On ne passe pas,—cria un sergent de garde, appuyé d'une douzaine de grenadiers.

—Ceci devient ridicule,—dit vivement Eugène;—Arnold, tu vas nous faire conduire au poste, pour le plaisir de voir quelques lilas desséchés et deux ou trois rosiers morts, le tout derrière une grille en fer à hauteur d'appui. D'ailleurs il n'y a pas de colonnes.

—N'importe, j'irai.

—Halte-là! cria une seconde fois le sergent, tandis que trois gardiens levaient la canne d'un air très-significatif.

La foule s'arrêta, et le bruit s'étant répandu qu'un étudiant voulait forcer la consigne, les promeneurs, prêts à sortir, revinrent sur leurs pas et il devint impossible de faire évacuer le jardin.

—Arnold,—reprit Eugène alarmé,—songe que tu vas compromettre, par une folie, des intérêts bien graves, et que...

Mais Arnold ne l'écoutait pas et conti-

nuaît de rebrousser chemin, malgré les signes furieux des gardiens exaspérés et le geste plus expressif encore des grenadiers qui croisèrent la baïonnette. Il s'élança, et saisissant le canon du fusil d'un des soldats, fit pirouetter le pauvre homme, tourna le château et gagna en un clin d'œil l'endroit désigné. A peine eût-il aperçu le jardin privilégié qu'il se dit:

—Ce n'est point ici que j'ai entendu la voix.

Il se disposait à revenir sur ses pas, quand il vit Eugène appréhendé vigoureusement au collet par deux grenadiers. Le reste des soldats accourait en toute hâte. Arnold vola au secours de son ami, et telles étaient la force et l'adresse du jeune visionnaire que, seul et sans se servir d'aucune arme, il délivra Eugène. Celui-ci, voyant qu'il n'y avait plus à reculer, prit son élan, franchit la petite grille; et, accompagné d'Arnold, s'échappa par la cour de la Chancellerie, malgré les cris de ceux qui les poursuivaient et les efforts de deux sentinelles. Les jeunes gens ne ralentirent leur course qu'après une assez grande quantité de détours, par de petites rues obscures et étroites.

—Heureusement,—s'écria Eugène,—que la nuit empêchera de reconnaître nos traits; mais de ta vie, je te le conseille, ne fréquentes les environs du Luxembourg. Voilà, pardieu! une belle affaire. J'éte jure que, sans la crainte qu'il ne t'arrivât malheur, je me serais laissé cent fois arrêter, plutôt que de nous conduire à la façon de mousquetaires ivres ou de jeunes gardes françaises en débauche. Le temps de pareilles équipées est passé; on ne casse plus la garde, on ne casse plus les vitres, et si les mœurs de la régence devaient renaitre, je n'aurais jamais cru possible de te voir commettre de telles excentricités, et encore moins y participer moi-même.

—Mon ami,—reprit sérieusement Arnold,—tout cela est grave, pour moi du moins. J'avoue que les apparences ne sont pas favorables; mais ce n'est point ma volonté qui a causé ce désordre. Je voulais voir un jardin, et je ne sais de quel droit ces butors se sont opposés à un désir si légitime.

—Ce que tu dis là ne me semble pas mériter d'être réfuté. Ces hommes ont une consigne, et elle doit s'exécuter, cela est indispensable au maintien de l'ordre et de la sûreté générale.

—Tu peux avoir raison; mais en établissant ces règlements on n'a pas prévu qu'il se trouverait des circonstances en dehors des habitudes de la vie monotone, et que tous les êtres ne pourraient se régir par les lois communes. Or, je vois et j'entends des choses ignorées des autres hommes; il est donc indispensable que je fasse des actes qui leur sont interdits. Partout où les sottes barrières de ce que vous appelez ordre, sécurité ou civilisation, entreprendront de me fermer le passage, je